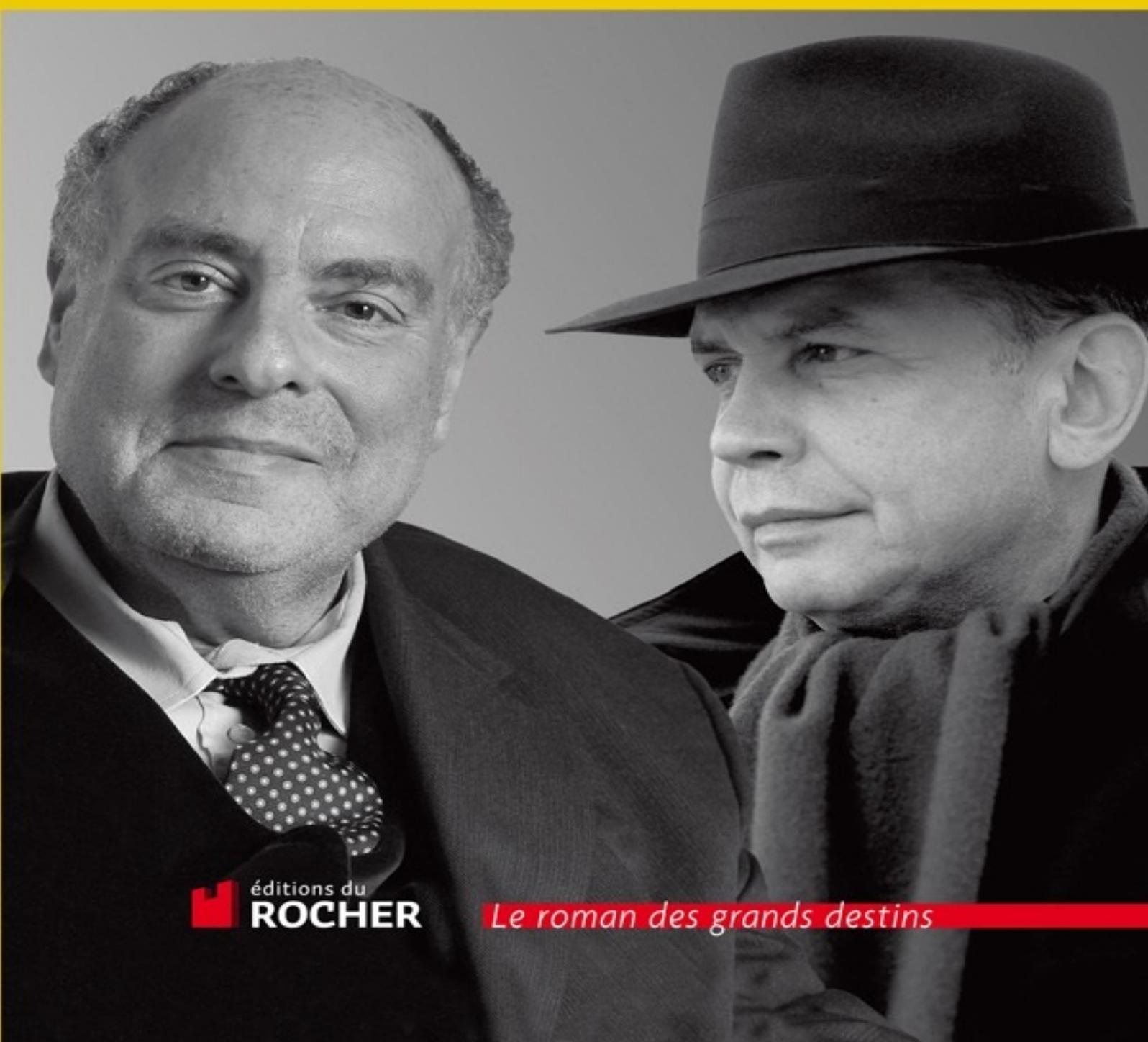


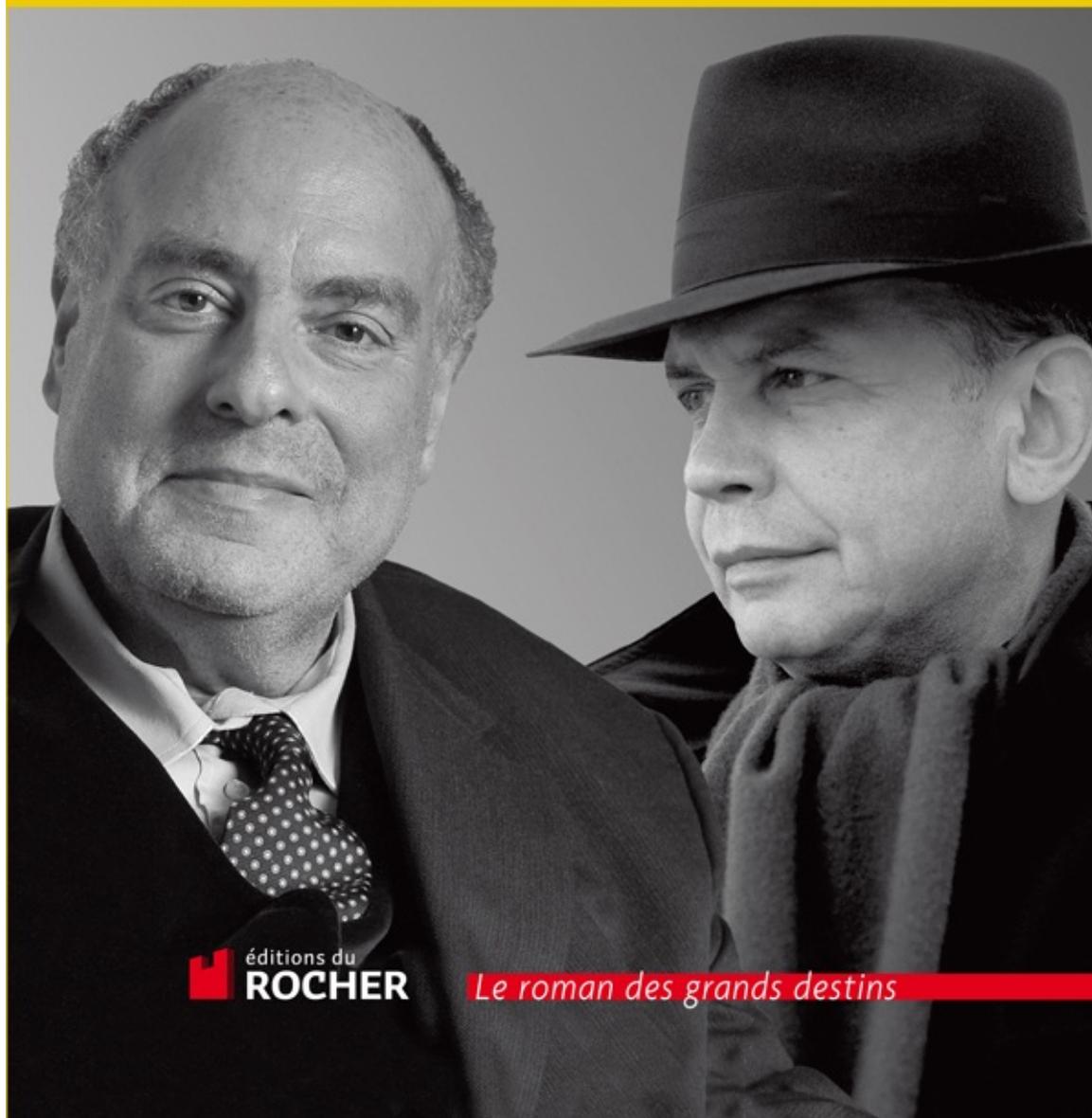
Alexandre Adler Vladimir  
Fédorovski Alexandre Adler Vlad  
Vladimir Fédorovski Alexandre  
ovski Le Roman du Siècle rouge  
Vladimir Fédorovski Alexandre Ad



éditions du  
**ROCHER**

*Le roman des grands destins*

Alexandre Adler Vladimir  
Fédorovski Alexandre Adler Vlad  
Vladimir Fédorovski Alexandre  
ovski Le Roman du Siècle rouge  
Vladimir Fédorovski Alexandre Ad



LE ROMAN DU SIÈCLE ROUGE

Alexandre Adler Vladimir Fédorovski

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

c'était une période bénie qui a duré deux ou trois ans pour se terminer, ce qui est moins gai, dans la *catas-troïka*.

Mais déjà avant cela, j'avais compris qu'une grande aventure se terminait, qui n'aurait pas de suite. Un jour, de retour de Bucarest – c'était quelques années avant la chute du mur de Berlin –, je me suis demandé en songeant à Valter Roman qui, pour appartenir à une génération de communistes ayant accompli de hauts faits, y croyait encore, comment les choses allaient finir avec la génération suivante. Dans des pays comme la Roumanie qui, parce qu'elle ne comptait qu'à peine une dizaine de milliers de militants en 1945, avait ensuite recruté des opportunistes de toute nature, les populations n'avaient pas plus la foi que cela ! Qu'allaient devenir tous ces gens ? Et je me suis pris à penser que le système allait se rompre sur un changement de génération. C'était un flash, une intuition que je n'ai pas développée par la suite, mais alors que certains, dont Jean-François Revel, parlaient beaucoup de la fin des démocraties et du risque de voir la puissante Russie s'abattre sur l'Occident, mon point de vue était bien différent : je voyais les Russes comme un peuple glorieux mais faible, rattrapé par l'après-guerre – faute d'avoir réussi à le gagner, comme le raconte Alexandre Tvardovski dans les aventures du simple soldat Vassili Terkine de retour « dans l'autre monde », celui de la Russie dépressive de la paix retrouvée mais entièrement manquée...

Malgré ses considérables potentialités, notamment créatives, la Russie fut opprimée durant les interminables années où Staline resta au pouvoir, puis ridiculisée par Khrouchtchev, pour terminer avec ce brave Brejnev que je préfère finalement aux deux autres mais qui, pour pouvoir gouverner en paix, a joué la carte de l'immobilisme. Cette période ayant été ratée, les

nouvelles générations, y compris celles qui pendant leur jeunesse avaient été convaincues que le communisme était un idéal nécessaire même quand il assumait des formes brutales, se sentaient désabusées.

**V.F.** Pour ma part, et à ta différence, Alexandre, j'appartiens à une génération qui n'a jamais cru au communisme. Je le voyais comme un paravent. Après y avoir cru, tu as évolué en t'attachant inlassablement à comprendre, ce qui explique que tu aies été l'un des rares à ne pas avoir été manipulé dans le milieu des soviétologues.

**A.A.** Devenu soviétologue à *Libération*, j'ai refusé de me satisfaire de la glose du moment. Je portais sur l'Union soviétique un regard à la fois apitoyé et juste. Sans jamais la défendre, je m'attachais à montrer que la société russe possédait une vraie densité, qu'elle n'avait pas fait que du mal, mais que son état nécessitait un choc électrique. J'ai alors compris – c'est ce qui a fait ma notoriété – qu'Andropov, bien que KGBiste, en était lui aussi persuadé ; à l'instar, pour la Chine, de Deng Xiaoping, que j'ai farouchement admiré, dès qu'il eut exprimé beaucoup plus clairement son programme.

**V.F.** Ta connaissance de la culture russe t'a sans aucun doute aiguillonné. C'est sur cette base que, dès le départ, nous avons accordé nos voix. Avec cette différence de taille que je n'ai, quant à moi, pas un seul moment été dupe.

## Chapitre II

### Le paroxysme : Lénine, Trotski et Staline

**Vladimir Fédorovski** : Pour moi, le Siècle rouge n'a pas commencé avec Marx, mais avec un phénomène éminemment russe : l'ascension de Lénine, qui n'a pas beaucoup à voir avec le marxisme, mais qui se rattache plutôt à une forme de révolte anarchiste russe qu'incarnaient Netchaïev ou Bakounine dans une mouvance purement nihiliste.

Le phénomène léniniste était messianique. Vladimir Ilitch Oulianov, qui sera connu sous le nom de Lénine, a cru qu'il était investi d'une sorte de mission consistant, quel qu'en soit le prix à payer, à rendre les gens heureux. Il avait d'ailleurs coutume de dire que la fin justifie les moyens. Il y avait chez lui un dérangement psychologique : était-il d'ordre traumatique ou physiologique ? C'est toute la question. L'un des éléments objectifs de ce traumatisme viendrait de la mort de son frère aîné Alexandre qui a été pendu alors qu'il pouvait être gracié.

**Alexandre Adler** : C'était au début du règne d'Alexandre III. Succédant à son père assassiné en 1881 par un groupe de nihilistes, le nouveau souverain exerça d'emblée un pouvoir plus abrupt. Le 1<sup>er</sup> mai 1887, le jeune Alexandre Oulianov fut arrêté, puis pendu le 11 mai sur l'échafaud dressé dans la cour de la forteresse de Schlüsselburg à Saint-Pétersbourg, pour avoir participé à une tentative d'assassinat contre le tsar. Il avait tout juste vingt et un ans.

Vladimir Ilitch, alors âgé de dix-sept ans, a vécu cette mort comme une tragédie personnelle, d'autant que son père, Ilia

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que le jeu en valait la chandelle et que le déchaînement de violence allait conduire à une nouvelle société qui, elle, résoudrait les problèmes que l'ancienne n'avait pu régler.

Sans la guerre de 1914 et les traumatismes dont elle s'était assortie, étant entendu que la Russie était un pays à genoux, ces idées n'auraient pas suscité un tel engouement, pas plus d'ailleurs que le dadaïsme ou le surréalisme... Le poète et dramaturge Vladimir Maïakovski, qui est le type de ces intellectuels raffinés et modernisateurs, incitait lui-même à une union avec la frange la plus archaïque de la société pour accéder à la victoire. C'est là que se rejoignent et s'affrontent le masochisme de consentement et la brutalité stalinienne, sadique dans son essence, parce que Staline n'est pas du côté des intellectuels qui pensent qu'il faut jouer avec d'autres forces : il fait partie de ces forces ! En cela, il est plus conséquent que tous les autres, puisqu'il va mettre en place un nouveau système de tsarisme populaire qui balayera toutes les autres tendances. Et quand ses adversaires tenteront, en 1934 seulement, de le renverser avec Sergueï Kirov et le XVII<sup>e</sup> Congrès du Parti, il sera trop tard.

**V.F.** Il faut aussi considérer les circonstances : si Lénine et Trotski étaient restés au pouvoir, malgré tout leur talent de stratèges, et même avec le concours de Dzerjinski, chef de la Tcheka, ils auraient été assez vite balayés pour des raisons économiques. Les doctrines trotskistes ou léninistes ont provoqué bien des désastres, à commencer par la famine, et se sont révélées en rupture totale avec la réalité sociale.

**A.A.** Mon père qualifiait Trotski de « Lazare Carnot de la révolution russe ». Tout comme ce dernier qui créa les quatorze

armées de la République et fut surnommé « l'organisateur de la victoire », il réussit par des méthodes tout à fait classiques à doter le mouvement révolutionnaire, au départ totalement informe, d'une structure militaire solide, y compris en récupérant des généraux de l'armée tsariste de très grande qualité. Je pense au vieux Broussilov qui est devenu son conseiller, à Chapochnikov qui finira chef d'état-major de Staline, ou encore au futur maréchal Mikhaïl Toukhatchevski, future victime des purges qui seront ordonnées par Staline contre l'appareil militaire à partir de 1936.

Trotsky a par ailleurs doté son organisation d'une double sécurité en plaçant des sortes de contrôleurs, les commissaires politiques, s'inspirant en cela une fois encore de l'exemple français et d'une idée de Robespierre qui avait créé le corps des « représentants en mission ». Il pensait ainsi familiariser petit à petit les militants du Parti avec la pratique militaire.

**V.F.** Il faut également savoir que Trotsky a eu systématiquement recours au système des otages. Si un ancien officier tsariste engagé dans l'Armée rouge trahissait, toute sa famille était exécutée – y compris les enfants. Les archives en font foi.

**A.A.** Cela a bien fonctionné, mais dès lors que Trotsky a voulu transférer ses principes sur l'économie, ce fut une catastrophe. C'est là que Lénine a arrêté de le soutenir.

**V.F.** Reste que, de mon point de vue – j'insiste, car c'est une divergence fondamentale entre nous –, il n'y a eu aucune différence entre Lénine, Trotsky et Staline quant à l'utilisation de la violence ; et qu'en second lieu la NEP n'a pas été une nouvelle stratégie virant vers la social-démocratie et l'économie de

marché, comme le croient de nombreuses personnes y compris Gorbatchev, mais un recul temporaire tactique, Lénine s'enfonçant peu après dans la maladie.

Deux personnages ont dominé l'histoire russe du siècle : Staline, bien plus important que Lénine et Trotski, lesquels auraient de toute façon été évincés du pouvoir tant leur programme économique était inapplicable, et Andropov, dont nous parlerons en détail après avoir évoqué Staline.

J'en arrive donc à Staline, ce « merveilleux Géorgien ». Il s'est produit une histoire bizarre, à la mort de Lénine, en janvier 1924. Il laisse un testament assez ambigu sous forme de trois notes visant à avantager Trotski et à détruire politiquement Staline. Le document est escamoté. Ensuite, Staline triche sur la date de l'enterrement. Comme Trotski se trouve en Géorgie, s'adonnant à sa passion pour la chasse, Staline lui envoie un télégramme, retrouvé lui aussi dans les archives, pour lui dire qu'il n'aura pas le temps de revenir pour la cérémonie, qu'il la fixe au 29 janvier, alors qu'elle s'est déroulée le 30 !

Enfin, lors de l'enterrement, qui est toujours un moment significatif pour l'avenir – comme l'on dit en France : « Le roi est mort, vive le roi ! » –, il prononce un discours fondateur pour son régime, discours marqué par sa formation de séminariste, inspiré de la litanie orthodoxe. Il le prononce dans la Maison des syndicats de Moscou - l'ancienne Maison de la noblesse russe – et prête serment au dieu défunt, en se présentant comme un dieu vivant, faisant notamment référence à la mythologie, à l'orthodoxie russe et à la grandeur de la Russie, s'opposant en cela à la vision universaliste de Trotski et de Lénine. C'est un moment crucial qui laisse clairement présager ce qui se passera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Khrouchtchev sans grande sincérité, compte tenu de son attachement au souvenir stalinien. Depuis 1961, il apparaissait comme le dirigeant de l'aile gauche...

**V.F.** Chelepine était indéniablement intelligent, mais d'une logique néostalinienne, partisan d'envoyer au goulag tous ceux qui souhaitaient l'ouverture et de mettre un terme à la déstalinisation. Pour mettre ses idées en application, il usait de son bras droit, Vladimir Semichastny, qui lui avait succédé à la présidence du KGB et qui contrôlait tous les organes.

**A.A.** La rupture fut aussi alimentée par des facteurs secondaires : l'agriculture soviétique donnait de très mauvais résultats, le pays se sentait désorienté et la fuite en avant de Khrouchtchev, qui avait réaffirmé son engagement antistalinien, lui avait valu quelques inimitiés supplémentaires.

Globalement, il avait fait son temps. Il s'était montré incapable de gérer les relations internationales de manière constructive, en passant d'une position extrême à une autre, il désorientait le travail de ses collaborateurs. Comme toujours, s'agissant de cette forme de régime, le pouvoir est tombé non pas par ses ailes, mais par le centre. Ainsi, un certain nombre de gens qui représentaient la haute technocratie de l'Union soviétique ne pouvaient plus, ou ne voulaient plus, travailler avec Khrouchtchev. C'est pourquoi Gromyko, le ministre des Affaires étrangères, ou Kossyguine, qui deviendra Premier ministre de la période de transition, sont plus importants dans cette phase initiale que les critiques de droite et de gauche les plus éminents.

On peut dire que Khrouchtchev, issu du Parti, représentait un

appareil qui garantissait un avenir plus sûr à la technocratie désireuse de reprendre progressivement le pouvoir à Staline ; ainsi, il a eu une légitimité pour parler aux nostalgiques de la droite stalinienne aussi bien qu'aux libéraux, désireux d'avancer plus loin. On comprend bien que ce précaire équilibre khrouchtchévien, qui a fait l'affaire de tout le monde durant un temps, n'ait plus convenu à personne à partir de 1961-1962. Cela étant, il aura fallu trois ans pour que le compromis se défasse et qu'il soit remplacé par un autre.

Ce changement obéit à quatre raisons. Premièrement, le conflit intervenu au sein de l'armée. En nommant un nouveau chef d'état-major, le maréchal Biriousov, grand patron des fusées, Khrouchtchev s'est aliéné les masses profondes de l'armée, situation inédite puisque la véritable gloire du Premier secrétaire tenait au fait d'avoir été le commissaire politique envoyé par Staline sur le front de Stalingrad. À ce titre, tous les maréchaux qui avaient participé à la plus grande victoire de l'histoire soviétique lui étaient acquis, d'autant qu'ayant tremblé sous Staline ils n'étaient pas hostiles à une certaine forme de déstalinisation. Elle correspondait en effet à une réhabilitation du rôle de l'armée, laquelle nourrissait un certain ressentiment à l'encontre de Staline qui s'était arrogé tous les lauriers de la victoire.

Jusque-là, Khrouchtchev avait donc pu se prévaloir d'un appui de l'armée, qui a d'ailleurs permis, on l'a vu, avec l'aide du maréchal Joukov, de déjouer la première tentative de destitution en 1957. Depuis, l'eau avait coulé sous les ponts et Khrouchtchev, persuadé, comme le sera Gorbatchev plus tard, qu'il fallait diminuer les budgets de défense, déclarait volontiers, fasciné par la conquête de l'espace, qu'une fusée valait largement

dix divisions blindées. C'est ainsi qu'il a commencé à perdre l'assentiment de l'armée, qui critiquait en outre le caractère erratique de sa politique étrangère et de sa politique militaire, et notamment, comme tu l'as dit, Vladimir, les licenciements massifs d'officiers.

La deuxième raison du changement a trait à la relation de Khrouchtchev avec Leonid Brejnev, qu'il persistait à voir comme son bras droit. Lorsque Brejnev quitte la présidence du Soviet suprême de l'URSS (poste purement honorifique lui permettant de voyager dans tout le pays et d'étendre le réseau de ses relations) et qu'il revient au secrétariat du Parti avec une position de numéro deux, en réalité les jeux sont faits. Khrouchtchev n'y prend pas garde, car il considère réellement Brejnev comme un allié, voire comme un associé pour lui avoir confié des missions importantes telles que le lancement du programme nucléaire ou la conquête des terres vierges au Kazakhstan, la dernière opération de colonisation européenne de l'Histoire, toutes choses qui ont permis à Brejnev de se faire connaître et de se tenir, à l'instar de Khrouchtchev, à égale distance de la gauche stalinienne et de la droite réformatrice. Pour autant, c'est un personnage beaucoup plus malléable, et moins subjectif, ce qui lui permet d'être la pièce essentielle d'une direction collective.

C'est donc le centre qui s'est craquelé, avec les militaires d'un côté, sur lesquels Khrouchtchev ne peut désormais plus compter, et Brejnev de l'autre. Il ne lui reste plus qu'un seul partisan au sein de la haute direction : Anastase Mikoyan, l'ancien bras droit arménien de Staline à Bakou avant 1917, partisan avéré de la déstalinisation, et qui l'apprécie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

était calculé, fiché, surveillé. Or, au sein de ce système parfaitement homogène, on a vu se développer de graves dysfonctionnements. Le physicien Andreï Sakharov en fut l'un des plus marquants symboles. Inventeur de la bombe thermonucléaire soviétique en 1953, alors qu'il a tout juste trente-trois ans, il est célèbre et couvert d'honneurs, il est un héros de l'Union soviétique. Grâce à lui et à son équipe, à la mort de Staline, la Russie a non seulement rattrapé mais légèrement dépassé les États-Unis avec la bombe H. Or, parallèlement à ses succès de chercheur, Sakharov persiste à vouloir poser le problème de l'utilisation de l'arme atomique par rapport aux droits de l'homme. Cette contestation, il n'est pas le seul à la mener.

Dans de très nombreux secteurs de l'appareil, la ligne de l'immobilisme, de la « stagnation » pour reprendre le terme de Gorbatchev, passe de moins en moins bien. Le débat s'installe. Le Premier ministre Alexeï Kossyguine propose une vraie réforme économique, sur la base d'une décentralisation et d'une transformation de l'entreprise, inspirées des travaux de l'économiste Abel Aganbegyan, lequel conseillera plus tard Gorbatchev. D'autres, carrément néostaliniens, défendent la ligne d'Alexandre Chelepine, alors président du Conseil des syndicats, toujours en étroite relation avec le KGB grâce à Vladimir Semichastny. Comme il est parallèlement secrétaire du Comité central responsable des organes de sécurité de l'URSS, on mesure son influence. Entre ces forces antagonistes, Brejnev décide donc, pour l'emporter, d'imposer Andropov à la tête du KGB, clé de voûte du système.

**A.A.** Parallèlement, il freine le processus de restalinisation. À cet égard, l'archéologie soviétique a dans ses archives un texte

extraordinaire : la résolution sur la réhabilitation du camarade Staline, rédigée par Souslov, lui-même poussé par Chelepine. Or, il se trouve que, par erreur, elle avait été envoyée en Mongolie, si bien que le chef du Parti communiste local l'avait publiée à la une du quotidien national. Ce texte en langue mongole existe, sans jamais avoir été publié dans la *Pravda*, dès lors qu'entre-temps une coalition s'était levée pour refuser cette réhabilitation. Souslov lui-même a senti que les choses allaient trop loin.

C'est à partir de là que commence la chute de Chelepine : ayant manqué son coup politique, il passe aux yeux de Brejnev, qui le déteste, pour un incorrigible comploteur. Aussi tout l'effort de Brejnev consistera-t-il à récupérer progressivement la pleine initiative au KGB, ce qu'il parviendra à faire en 1967. Année qui sera d'ailleurs marquée par un événement curieux : la fille préférée de Staline, Svetlana, qui a toujours fait les cent coups, décide de fuir aux États-Unis où elle va s'installer et vivre quelques années tout en racontant la vie de son père. L'affaire en soi n'est pas gravissime, mais elle a un impact psychologique terrible sur les dirigeants soviétiques.

**V.F.** Il semble même que Kossyguine, au courant de ce départ, y ait été plus ou moins mêlé, ce qui affaiblira sa position dans le système. C'est là qu'apparaît l'étoile montante en la personne d'Andropov. Chelepine ayant perdu ses réseaux à travers l'éviction de son bras droit Semichastny, Brejnev récupère le KGB qui lui échappait presque entièrement.

**A.A.** S'il affermit son propre pouvoir, un événement de dimension internationale va bloquer la voie du réformisme : le printemps de Prague, qui s'achève le 21 août 1968 avec

l'invasion de la Tchécoslovaquie. Cette date marque un tournant, car si Brejnev était peu sûr en matière économique, il va, par la suite, user de l'exemple tchèque pour refuser les réformes économiques. Certes, Kossyguine, numéro deux du régime, n'a pas été destitué, mais toutes les réformes économiques ont été stoppées.

**V.F.** Le printemps de Prague a joué un rôle majeur dans l'évolution du système, dès lors qu'il apparaissait comme une sorte de miroir du futur. Le « socialisme à visage humain », si semblable aux réformes prônées par Kossyguine, ne pouvait qu'aboutir à la fin du régime communiste par le biais d'une nouvelle révolution. Brejnev ne pouvait rester inerte face à ce phénomène, lui qui portait la responsabilité de la nomination de Dubček.

**A.A.** Il y a d'ailleurs un moment pathétique, quand il interroge Dubček, enlevé par l'armée soviétique. S'adressant à lui en russe, il lui demande en pleurant : « Pourquoi m'as-tu fait cela ? »

**V.F.** Il était très sentimental. Comme il le disait lui-même : « J'aime aimer ! »

Sur le plan intérieur, pour diriger le KGB, il lui faut un homme crédible, à la fois connu pour sa fermeté et son expérience, sans être par ailleurs un stalinien endurci. Il est intéressant de savoir que c'est quasiment malgré lui que Iouri Andropov s'est retrouvé nommé à la tête du KGB. Réunissant ses collaborateurs, il leur aurait dit qu'il reviendrait au Comité central !

Incarnant les services spéciaux soviétiques des années 1970, il constituera dans les premiers temps – ce qui explique sa relative

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

touché par la suite.

Victime d'un infarctus en 1957, l'ambassadeur Andropov quittera Budapest pour l'Union soviétique, où, élu secrétaire du Comité central, il sera chargé des relations avec les autres pays socialistes. À ce poste, il ne pratiquera pas une politique violente, mais la période qu'il vient de vivre laissera chez lui un traumatisme inoubliable, doublé d'une conviction très ancrée à laquelle personne ne croit encore, à savoir que l'Union soviétique peut mourir.

**V.F.** C'est même une hantise.

**A.A.** Les événements de Budapest ne tenaient pas aux particularités du caractère hongrois. Ils pouvaient se répéter à Moscou. C'est cette certitude lancinante qui différencie Andropov des autres dirigeants de l'époque qui, eux, plastronnaient volontiers. En cela, il est d'ailleurs comparable au général de Gaulle.

De fait, le pétainiste moyen (je ne parle pas ici des complices de la déportation) pensait que la France était éternelle et que, comme l'écrira Emmanuel Berl pour le maréchal : « La terre, elle, ne ment pas », la France des campagnes étant comme « un jardin que personne ne pourra jamais altérer ». À l'inverse, de Gaulle pensait que la France pouvait mourir. Il savait, pour avoir vécu en 1940 des événements qui ressemblaient fort au basculement fatal, que si personne ne la maintenait avec une volonté de fer, l'avenir de la France s'achèverait dans une soumission aux Américains, un affaissement dans un inepte régime parlementaire, etc.

Sans être de Gaulle, Andropov croyait lui aussi à l'Histoire. Il pensait que rien n'était jamais acquis, ce qui lui conférait une très grande supériorité par rapport aux autres dirigeants. D'autant que, comme tu l'as souligné, Vladimir, il était parfaitement informé par le KGB qui lui transmettait des rapports quotidiens : tous les voyants étaient au rouge.

D'où cette conviction que les réformes étaient indispensables, mais aussi que la révolution ne pouvait se faire que par le haut. L'entreprendre par le bas incluait le risque d'une anarchie générale risquant d'aboutir à toutes les formes de reprises en main, y compris par une restalinisation. C'est là qu'il n'eût pas suivi Gorbatchev.

On retrouve donc à partir des années 1975-1976, au fur et à mesure que la situation s'aggrave, cette polarité, cet antagonisme entre réformistes et conservateurs de tendance dure que Brejnev, avant son infarctus de 1976, avait efficacement évités. Avec, certes, une intervention en Tchécoslovaquie, mais assez peu de victimes, l'exil intérieur de Dubček dans une entreprise de bois et non pas sa pendaison, toutes choses permettant de considérer que l'on est loin du bain de sang de Budapest. Par ailleurs, et c'est l'un des points forts de sa politique, Brejnev a su maintenir une forme de détente par rapport à l'Occident.

Mais sa santé s'affaiblit, et le voici face à trois techniciens : Andropov au KGB, Gromyko aux Affaires étrangères, Oustinov à la Défense – ce dernier, ingénieur militaire, ayant pour projet de réaliser l'équivalent du Pentagone réunissant la production d'armement et l'armée proprement dite. C'est ce triumvirat qui prend déjà les grandes décisions. Censé faire figure de quatrième dans la partie de bridge, Brejnev ne compte plus.

S'agitent alors un certain nombre de secrétaires du Comité central qui entendent reprendre les choses en main avec la même conviction apparente qu'Andropov : sauf à aller dans le mur, la situation ne peut pas perdurer.

Mais c'est là précisément que surgit une absolue divergence : alors qu'Andropov songe aux réformes hongroises et à la ligne de Deng Xiaoping, les autres – ceux-là mêmes qui n'avaient pas été d'accord avec Chelepine en raison de son caractère aventurier, mais qui l'étaient sur le fond – sont partisans de la politique de la main de fer à l'intérieur comme à l'extérieur. Ils veulent remplir les prisons, museler les dissidents, en finir avec les opposants et montrer le poing à l'Occident avant que ce dernier ne « bouffe » la Russie. Tchernenko va devenir leur chef de file.

C'est donc un tournant décisif dans la politique étrangère. Jusqu'au début des années 1970, la ligne stratégique de l'Union soviétique a été la détente : détente avec les États-Unis à travers un système de consultation permanente ; détente avec l'Allemagne marquée par la reconnaissance des deux Allemagnes et leur entrée à l'ONU ; resserrement constant des liens tissés avec la social-démocratie allemande ; normalisation des rapports entre les deux Allemagnes, dont on ne mesure pas encore à quel point elle va miner l'existence de la RDA.

Aussi, lorsqu'on découvre en 1974 que le conseiller Gunter Guillaume est un agent de la RDA, donc soviétique, infiltré dans l'entourage du chancelier Willy Brandt (il est le fils d'un médecin de gauche qui a jadis soigné Brandt lorsqu'il a été passé à tabac par les SA), c'est non seulement un scandale international mais un véritable drame qui éclate au sein du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**A.A.** C'est exactement le problème que l'on retrouve aujourd'hui en Arabie saoudite : à force de toujours nommer un enfant du roi dans l'ordre d'apparition, si Abdallah disparaît, le prochain aura quatre-vingt-quatre ans, son successeur quatre-vingt-six ans, et ainsi de suite ! Comme il faut arrêter ce système, il est probable que la primogéniture n'interviendra pas dans la désignation du prochain jeune prince saoudien.

On tente alors d'éviter en Russie la situation anagraphique que l'on connaîtra par la suite avec Konstantin Tchernenko et sur laquelle ironisera *Libération* en titrant : « L'URSS vous présente ses meilleurs vieux. » Il convient donc que le successeur de Brejnev soit au moins dans la tranche d'âge qu'avait ce dernier lors de son avènement en 1964.

# Chapitre V

## Gorbatchev : le désir de mort

**Vladimir Fédorovski** : Je ne minimiserai nullement la volonté de réforme d'Andropov, sauf à observer que son système rejoint partiellement celui de Chelepine et préfigure idéologiquement celui de Poutine. Pour avoir fréquenté Brejnev, je puis affirmer qu'en son for intérieur ce dernier n'a jamais cru au marxisme. À l'inverse, Andropov non seulement y croit, mais considère qu'il faut maintenir le système sur cette voie.

**Alexandre Adler** : On peut évidemment voir en lui un professionnel du KGB avec tout ce que cela comporte de sinistre, et avoir de lui une image plutôt négative eu égard à l'organisme qu'il présidait. Bien entendu, j'aurais été extrêmement accessible à ce raisonnement si je n'avais compris très vite le drame qui se jouait à la fin des années 1970. Or, justement, il s'est alors passé des choses qui montrent de manière déterminante qu'Andropov est devenu le frein, pour ne pas dire l'obstacle, à la réaction néostalinienne en marche, ce qui, indépendamment de ce que l'on en pense, correspond au rôle qu'il a joué à Budapest.

Bien sûr, tout cela s'est terminé en Hongrie dans le sang et la tragédie, mais il faut bien comprendre – permets-moi de revenir brièvement sur ce sujet – que la tragédie de Budapest est le dérapage d'une tentative de libéralisation – dans l'esprit du XX<sup>e</sup> Congrès de Khrouchtchev – qui était censée éliminer les cadres locaux staliniens les plus compromis, et instaurer une sorte de libéralisme mesuré. Le problème est que l'homme qui devait accomplir cette mutation, Imre Nagy, s'est finalement solidarisé

avec le peuple insurgé à un moment où toutes les barrières ont été rompues. Superficiellement, l'épisode de Budapest est catastrophique, mais en réalité, on voit bien qu'Andropov, contraint de faire ce qu'on lui demandait, s'est exécuté avec habileté, indéniablement aussi avec brutalité, mais qu'à la surprise générale, au lendemain de la victoire à l'arraché des forces communistes, le nouveau chef de gouvernement János Kádár a reçu un « mandat de gestion », pour reprendre une formule du monde des banques, tout à fait réformateur : manifestement, János Kádár a pu se permettre des écarts par rapport au reste du camp socialiste, qui impliquait qu'il eût des appuis sérieux à Moscou.

Cet appui on le connaît : c'est celui d'Andropov qui lui a accordé une grande latitude pour mener à bien des réformes économiques, à la condition qu'elles ne débouchent pas sur le plan politique, j'en suis d'accord, mais qui tranchaient avec le climat de reprise en main qui régnait partout ailleurs dans les États socialistes.

Celui qui nous permet de bien saisir la pensée d'Andropov, c'est Markus Wolf, le chef des services secrets de l'Allemagne de l'Est. Avec lui – je reviens ici aussi, en quelques mots, sur ce point –, on voit le KGB en Occident se dissocier complètement des tentations terroristes qui étaient celles de Chelepine à l'époque, et tout miser sur la pénétration pacifique du parti social-démocrate en Allemagne, sur l'influence et sur la désinformation. Wolf travaille sur un jeu d'échecs, mais sans faire le choix, à la différence de ce qui était encore la règle avant les années 1970, de la brutalité et de la violence.

Ainsi, Wolf nous indique dans ses Mémoires, et il n'y a pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme Gorbatchev au poste de secrétaire général, vous garderez la haute main sur tout. »

Et Gromyko le crut ! Le lendemain, alors que Tchernenko est mort, Gromyko intervient de façon décisive au Politburo. Il est le patriarche, fédérant trois puissances dont l'alliance s'est opérée à la fin de l'ère Andropov : l'État, le KGB et l'armée. Et il annonce : « J'ai un candidat, le seul possible, un homme avec un sourire affable et des dents de fer : Mikhaïl Gorbatchev. » Contrairement à ce que l'on raconte dans les livres, le Politburo a voté pour Gorbatchev à l'unanimité !

Une fois intronisé, le nouveau secrétaire général a immédiatement marginalisé Gromyko pour éviter qu'il ne devienne la tête pensante du mouvement – lui accordant comme promis la présidence du Praesidium – et l'a remplacé au ministère des Affaires étrangères par un proche de Yakovlev, un ami sûr : le Géorgien Edouard Chevardnadze. En même temps, Gorbatchev ménageait le KGB, soutien efficace dans la lutte pour le pouvoir suprême.

Deux projets de réforme tout à fait inconciliables s'affrontaient toujours : celui du KGB, visant à sauver le système totalitaire, et le projet des réformes radicales, prévoyant la sortie du communisme. Les hommes de la police politique du complexe militaro-industriel ne souhaitaient pas ce genre de relâchement. Ils voulaient une reprise en main nationaliste de l'appareil de production. C'était un groupe que l'on pourrait caractériser de modernisateur autoritaire, dans l'esprit de Vladimir Poutine aujourd'hui.

Bien plus tard, Yakovlev me confia : « Nous avons voulu

garder notre influence sur le Parti, mais en oubliant un peu trop le KGB, ce véritable État dans l'État, l'adversaire le plus dangereux des réformes. » Quoi qu'il en soit, Gorbatchev gouvernait en comité restreint, avec le soutien de sa femme Raïssa. De fait, Gorbatchev avait un tempérament ambigu, un peu artistique, et un si fort désir d'éviter les conflits et de trouver des compromis qu'il pouvait dire tout et son contraire – trait de caractère qui s'explique par son adhésion précoce à la social-démocratie et l'attachement qu'il lui a conservé en son for intérieur. Gorbatchev est resté marqué par le printemps de Prague et par son amitié pour Zdenek Mlynár, tête pensante des réformateurs tchèques...

**A.A.** Oui, le jeune compagnon de chambrée de Gorbatchev à l'université de Moscou, idéologue du Parti, devenu à son retour en Tchécoslovaquie, avec Dubček, le véritable concepteur du printemps de Prague. Il a toujours dit du bien de Gorbatchev qui a indéniablement subi son influence.

Cela étant, je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, Vladimir, quand tu taxes Gorbatchev de social-démocrate. La vérité est que Gorbatchev – c'est en quoi on ne saurait lui reprocher ce qu'il a été – a réalisé la concrétisation monstrueuse et touchante à la fois des rêves de l'intelligentsia communiste dont je faisais partie. Que voulions-nous ? Quelque chose d'assez simple, finalement. Nous luttions depuis la mort de Staline pour obtenir plus de libertés, plus d'ouverture, des réformes économiques, une coexistence pacifique avec les États-Unis, mais en souhaitant conserver les espérances communistes d'une société égalitaire, ce qui excluait toute transformation de la matrice.

Convaincue que les intellectuels seraient toujours discrédités

aux yeux des masses influencées par les réactionnaires staliniens, cette intelligentsia souhaitait surtout avoir un dirigeant issu du peuple, du cœur même du Parti, mais avec une pensée d'intellectuel... Or, Gorbatchev est un homme clivé. C'est même exactement cet homme auquel nous avons tous rêvé. Il est convaincu que le système doit profondément changer : dans un moment d'affrontement avec un membre du Politburo, Egor Ligatchev, il ira jusqu'à faire référence à la révolution culturelle en Chine. Il déchaînera donc les masses en faveur des réformes, mais sans cesser d'être un pur fruit de la promotion communiste traditionnelle. Il a au reste obtenu la médaille de héros du travail socialiste dès 1946 et ne cesse de rappeler son passé et son origine « rouges ». En vérité, il a toujours cru au communisme. Par son mariage avec Raïssa, il a certes été admis dans l'intelligentsia, tout en conservant une sensibilité populaire, séduisant Andropov parce qu'il était un homme du peuple authentique, avec des racines paysannes et rouges.

Comme il était cultivé et qu'il avait un pied dans la Russie profonde, on attendait de lui une synthèse qui ne s'est jamais produite. L'émulsion n'a jamais pris. Il y a toujours eu deux hommes en un : un fervent défenseur du communisme et un libéral profond. Cette scission l'a empêché de gouverner même si, dans un premier temps, la perspective de synthèse ayant eu un effet immédiat non seulement sur les Russes mais dans le monde, il est devenu l'homme le plus estimé de la terre. Petit à petit, confronté aux difficultés, il n'a pas su trancher.

Bref, Gorbatchev était un homme pétri de contradictions, dont j'ose dire que nous l'avons voulu tel. Il est le résultat d'un processus social, l'aboutissement de vingt ans de contestation au sein même de l'intelligentsia communiste en Russie, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elles ? » Il a posé la question essentielle du coût de l'empire. Deux tendances se dessinent alors.

L'exaspération monte au Politburo entre Yakovlev et Egor Ligatchev qui se radicalisent contre la *perestroïka*. Yakovlev appelle à une transformation du système politique – l'intelligentsia, dans son esprit, devant soutenir Gorbatchev, d'où une ambiguïté puisque ce dernier reste le secrétaire nomenklaturiste tout en devenant chef de l'opposition à un régime ancien, qu'il prétend à la fois faire sauver et symboliser !

Le ministre des Affaires étrangères Edouard Chevardnadze entrevoit quant à lui un possible échec, mais estime qu'il faut jouer le tout pour le tout, non seulement dans l'intérêt de la Russie, mais aussi dans celui d'autres pays comme ceux de l'Union européenne, en nourrissant toujours l'illusion fatale d'une aide occidentale.

Les communistes ont dit de Yakovlev qu'il était le messenger du Mal. N'est-ce pas, par antithèse, le plus bel hommage que l'on puisse rendre à un messenger du Bien ? L'une des grandes majores de son action fut en tout cas d'apporter au pays une parole de liberté.

**A.A.** À la mort de Staline, on avait commencé à dire un peu la vérité, d'où cette célèbre plaisanterie : un professeur écrit au tableau  $2+2 = 5$ . À l'élève qui tente de le corriger, il répond : « Ah bon, vous voulez revenir à l'époque de Staline où  $2+2$  égalaient 7 ? »

L'idée de Yakovlev fut de réintroduire des libertés politiques à travers la liberté de presse et d'expression. Cela, on le lui doit.

Et à personne d'autre. Quant à Ligatchev, il prononce début 1987 – une grande année d'incertitude – un discours à Elektrostal – cela ne s'invente pas ! – dans la banlieue industrielle de Moscou, où il condamne tous les excès de la *perestroïka* et appelle à une reprise en main. Dans cette affaire, le KGB, entre les mains de Viktor Tchebrikov, est associé à Ligatchev. Mais à la fin de l'automne, il est clair que leur offensive a échoué.

**V.F.** C'est alors que Gorbatchev décide de présenter au Bureau politique son programme de réformes, qui est adopté. Le peuple est dans la rue, avec des associations de citoyens, mais, finalement, toute velléité de faire bouger l'appareil du Parti se dégonfle.

En 1987, Gorbatchev nomme Vladimir Krioutchkov patron du KGB, en remplacement de Viktor Tchebrikov. Cet ancien chef des renseignements extérieurs soviétiques doit toute sa carrière à Andropov. C'est un apparatchik plutôt terne, mais travailleur, qui a su séduire les réformateurs par ses prises de position inattendues en faveur de la social-démocratie. Pour autant, il demeure un personnage ambigu. En 1956, à Budapest, époque où Andropov était ambassadeur en Hongrie, il employa la manière forte pour écraser toute velléité de rébellion. Plus tard, en 1968, il réitéra à Prague. En 1979, il supervisait l'action des commandos du KGB à Kaboul. Il est également présent lorsque le général Jaruzelski proclame l'état d'urgence en Pologne en 1981. Il a donc une longue expérience des intrigues et des situations d'exception.

Le KGB va se démarquer légèrement avec l'arrivée de Krioutchkov. On peut raisonnablement imaginer que Gorbatchev

a trouvé en sa personne un véritable allié, à la différence de Tchebrikov qui était beaucoup plus critique, mais sans avoir jamais comploté. On s'apercevra finalement, à la longue, que ce changement à la tête du KGB a été une énorme erreur. Gorbatchev en fera les frais quelques années plus tard. Mais n'anticipons pas...

**A.A.** Du côté de l'armée, la situation va également changer à cause du scandale de l'affaire Mathias Rust. Le 14 mai 1987, après avoir trafiqué son petit monomoteur Cessna 172 pour lui donner une plus grande autonomie, ce jeune Allemand de dix-neuf ans décolle d'un aérodrome de la périphérie de Hambourg et file vers la Scandinavie. Il y séjourne, effectuant diverses étapes puis, le 28 mai vers midi, repartant d'Helsinki Malmi en Finlande, se déroute de son plan de vol pour pénétrer clandestinement en Union soviétique. Après 800 km de progression en basse altitude, il parvient vers 19 heures 30 au-dessus de la place Rouge et, après deux boucles, se pose comme une fleur non loin des remparts du Kremlin, sous les yeux consternés des Moscovites et des autorités ! Après avoir signé quelques autographes, il est arrêté par la police.

Le but de Mathias Rust, à dire vrai assez foutraque, était d'œuvrer par cette action en faveur de la paix dans le monde... Le fait, que quarante-deux ans après la victoire, un Allemand arrive si aisément au cœur de la capitale, est aussi important symboliquement que la fuite de Svetlana Staline qui avait coûté leur poste à Semitchasny et à Chelepine. Mikhaïl Gorbatchev va profiter du saisissement général pour limoger le ministre de la Défense et le chef d'état-major de la Défense aérienne, tous deux adversaires de la *perestroïka*. Plus de deux mille officiers seront ainsi éliminés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour moi, ces deux-là sont les plus grands, tout en étant à l'opposé l'un de l'autre. Sergueï Eisenstein est un juif communiste révolutionnaire, admirateur de la révolution mexicaine et du cinéma américain, qui veut véritablement faire exploser les limites de son art et de la planète. Il est emblématique de cette époque et se convertira d'ailleurs, à la fin de sa vie, à une certaine forme de nationalisme stalinien. Surdoué, il donnera le ton, d'abord avec *Alexandre Nevski*, qui, sur un livret de Prokofiev, est un pur chef-d'œuvre, ensuite avec un *Ivan le terrible* qui, trop réaliste, n'a pas beaucoup plu à Staline et qui lui aurait valu, s'il n'était pas mort alors d'une crise cardiaque, les affres de la répression.

Quant à Tarkovski, il commence sa carrière cinématographique à la fin des années 1960 avec un merveilleux film, *L'Enfance d'Ivan*, qui raconte l'histoire d'un jeune garçon, à la fin de la guerre. Suivra un nombre incroyable de chefs-d'œuvre qui, encore aujourd'hui, façonnent la réflexion des Russes, et dont le plus remarquable est *Andrei Roublev* – le fameux peintre d'icônes du Moyen-Âge, sorte de prédécesseur russe de Jean Clouet, personnage romanesque s'il en est puisque c'est un moine qui, avec le temps, s'adonne entièrement à l'art de peindre. Le film commence d'ailleurs par cette proclamation que lui adresse un vieux moine dans un couvent : « Quand on a cette passion, il n'y a qu'une chose : peindre, peindre, peindre ! » On retrouve dans cette invocation tout le souci de Tarkovski de retrouver l'art et la professionnalisation.

La fin du film, encore plus étonnante – à l'instar de tous les grands artistes, Tarkovski est un prophète – met en scène la reconstruction d'une cloche qui symbolise la renaissance et le réveil de la liberté – Alexandre Herzen, le premier grand

révolutionnaire russe, avait d'ailleurs baptisé son journal *La Cloche*. Alors qu'il faut donc fondre une cloche, ce qui suppose un certain savoir-faire, le jeune homme se porte volontaire et dirige le chantier avec beaucoup de compétence. Lorsque la cloche hissée au sommet du clocher, au terme d'un incroyable suspense, se met à sonner, le héros fond en larmes et déclare : « Je n'ai jamais rien su faire. C'est à Dieu que l'on doit ce miracle ! » La dernière image, pour symboliser la liberté retrouvée, s'attarde sur des chevaux s'ébrouant librement sous une pluie qui, dans la tradition russe, représente la vie...

Tout à coup, avec ce film, les Russes retrouvent tout un passé qu'ils pensaient aboli et qui revient aujourd'hui avec une force telle, que l'on a reconstruit, parmi tant d'autres, la cathédrale de Saint-Sauveur à Moscou. On y trouve en outre cette représentation extraordinaire du Mongol, à la fois fascinant et d'une cruauté insondable, qui est la métaphore du stalinisme.

Il faut bien noter que Tarkovski n'est pas un dévot orthodoxe, mais un spiritualiste indépendant qui dit aux Russes qu'ils recherchent dans la religion l'Absolu, cette dimension oubliée, qu'il faut reconstruire. C'est un message bien plus profond que les récriminations à la Soljenitsyne, toutes fondées qu'elles soient, car il parle de bien autre chose : d'un nouveau point de départ de la civilisation russe.

On peut dire que Gorbatchev correspond tout à fait au personnage que Tarkovski a entrevu, à cette différence près que, malheureusement, faute d'une vision juste et d'un vrai caractère, il n'a pas su faire sonner la cloche.

**V.F.** Il est vrai qu'Andropov était bien plus froid et bien plus

lucide...

**A.A.** Il craignait tous les jours que l'URSS ne se fracasse. Les rapports quotidiens du KGB sur l'ampleur de la corruption, la démoralisation du peuple, etc., le confortaient dans sa volonté de sauver le pays contre lui-même. Mais compte tenu de son côté chef tchékiste, jamais il n'aurait pu prétendre à la même popularité que Gorbatchev, ni se laisser griser par des succès de politique extérieure...

**V.F.** Notre opposition fondamentale, Alexandre, réside en ce que je considérais qu'il fallait radicalement sortir du système communiste, alors que tu estimais qu'il fallait le conserver et le réformer. À l'instar de Yakovlev, j'observais que, dès lors que ce système était criminel, il ne méritait pas d'être sauvé.

Il est vrai que Gorbatchev, grisé par ses succès, s'est bercé d'illusions, mais deux tendances s'opposaient : l'une dont la tête pensante était Andropov a triomphé *a posteriori* avec Poutine ; l'autre, appuyée par Yakovlev, n'a pas rempli le mandat pour lequel elle a été portée au pouvoir. Gorbatchev a voulu mener de front des réformes politiques et économiques qui, de mon point de vue, étaient irréalisables, sauf à changer le système. Il a voulu réunir l'économie de marché et l'économie socialiste, un pari impossible, donc voué à l'échec. Par ailleurs, et c'est là une négligence dramatique, il n'a pas pris en compte le renouveau des sentiments nationaux.

Pour le reste, nous sommes d'accord : Gorbatchev a sauvé de nombreuses vies, instauré la liberté en Europe de l'Est. Mais les Russes le détestent de même qu'ils détestent Boris Eltsine car ils regrettent l'Union soviétique : pas le communisme, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

beaucoup d'incertitudes demeuraient. Mais Gorbatchev, bien que soumis aux pressions des conservateurs communistes qui voulaient radicaliser le pouvoir, était parvenu à un compromis avec Boris Eltsine, espérant se libérer de lourdes contraintes en donnant plus de marge de manœuvre aux républiques.

Gorbatchev était parfaitement conscient du danger que représentait cette union nouvelle. Les « durs » pouvaient brusquement tenter de bloquer la réforme dans un bain de sang. Avec un conseiller, assisté de deux secrétaires, il avait rédigé un document de trente-deux pages dans lequel il envisageait cinq scénarios face à l'avenir. Dans l'un d'eux, la « variante de l'état d'urgence », il employait le mot « junte » et évoquait l'hypothèse d'un coup d'État. « Ce serait une impasse, une régression sociale, la mort du pays », observait-il. Le couple emblématique de la *perestroïka* était-il vraiment convaincu d'être assez fort pour déjouer les complots et continuer à franchir les obstacles qui se dressaient devant lui depuis six ans ? Gorbatchev ne songeait-il pas, lui aussi, à des mesures exceptionnelles ?

Il était 16 heures 50, ce dimanche 18 août, lorsque l'ange gardien de Gorbatchev, le général Medvedev, annonça à son patron qu'un petit groupe arrivé de Moscou exigeait de le voir séance tenante. Des véhicules avec gyrophares et antennes radios, escortant plusieurs limousines Zil noires, avaient pénétré dans l'enceinte de la datcha. « Je n'attends personne, de quoi s'agit-il ? Pourquoi les avoir laissés entrer ? » demanda Gorbatchev au responsable de la garde présidentielle. « Parce qu'ils sont accompagnés du chef du neuvième département du KGB, c'est le règlement... »

Le secrétaire général eut l'immédiat réflexe de décrocher les

cinq téléphones de son cabinet de travail. Aucun ne fonctionnait. Il était coupé du monde. Ce qu'il ignorait encore, c'était que le fameux « téléphone rouge » placé sous une cloche, et que l'on n'avait même pas le droit d'épousseter, celui qui reliait le maître du Kremlin au chef des armées, ne fonctionnait plus non plus. Les putschistes se trouvaient à la porte de la résidence. Leurs gardes du corps, armés de pistolets-mitrailleurs, prirent possession des postes principaux, porte d'entrée, garage et hélicoptère, où deux camions empêchaient tout décollage et atterrissage. Raïssa souffla à son époux : « Quoi qu'il advienne, je suis à tes côtés. »

Les putschistes avaient quitté Moscou au début de l'après-midi à bord d'un Tupolev Tu-134. L'appareil s'était posé sur une base aérienne près de Sébastopol. La décision de prendre contact avec Gorbatchev avait été arrêtée le matin même. Cinq hommes étaient chargés de faire plier le Secrétaire général. Celui que Gorbatchev attendait le moins pour accomplir cette besogne était sans aucun doute son chef de cabinet, homme de confiance depuis 1990 et ami intime de Raïssa, Valeri Boldine. Ce dernier était l'un des seuls à pouvoir entrer dans son bureau au Kremlin sans rendez-vous. Fiable, respectueux des ordres, assurément pas un monstre, mais qui se révélait soudain tel qu'il était vraiment : un apparatchik, un homme du système, capable de tout, y compris d'un putsch. Il était accompagné d'un homme plus redoutable encore, le général du KGB Iouri Plekhanov, chef du neuvième directeurat chargé de la protection rapprochée des dirigeants du pays.

L'entretien allait se dérouler dans le bureau présidentiel. Il ne fallait pas être grand clerc pour saisir que la reprise en main et les solutions proposées par les putschistes replongeraient le

pays dans la violence. Gorbatchev ne voulait en aucun cas d'une nouvelle moisson de cadavres. Alors que, durant des années, il avait louvoyé, œuvré dans l'ambiguïté, traîné dans les réformes, il fut soudain là-dessus intraitable, conscient que les conservateurs du Parti et le KGB recherchaient son aval pour leur triste besogne, notamment pour amadouer l'Occident. Il refusa le pacte avec le démon totalitaire, sans que l'on puisse pour autant exclure certaines zones d'ombre sur la nature profonde de ses relations avec les apparatchiks – et sans doute est-ce à cela qu'il a dû de garder la vie sauve. Il aurait aussi bien pu réagir comme Allende retranché dans son palais, mais Raïssa avait l'existence chevillée au corps.

Raïssa attendait dans le hall quand la délégation quitta le bureau du président. Il était presque 6 heures du soir. La famille Gorbatchev allait être retenue prisonnière, les chefs de la junte de Moscou tenant à conserver une monnaie d'échange. L'agence TASS annonça que le Secrétaire général, en vacances en Crimée, était dans l'incapacité d'assumer ses fonctions pour raisons de santé.

La junte – comité de huit membres incluant le patron du KGB Vladimir Krioutchkov, le ministre des Affaires intérieures Boris Pougou, le ministre de la Défense Dmitri Iazov, qui avaient tous accédé à leur fonction sous Gorbatchev – avait placé le vice-président Guennadi Ianaïev à la tête d'un « Comité d'État pour l'état d'urgence », qui avait aussitôt donné l'ordre aux chars d'assaut d'entrer dans Moscou.

**A.A.** Et toi, Vladimir, où te trouvais-tu à ce moment-là ?

**V.F.** Précisément à Moscou, à la Maison-Blanche, résidence du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

télévision de Vilnius. Simultanément, les conservateurs du Parti communiste local forment un « comité de salut national ». En réalité, il s'agit d'une ultime tentative pour arrêter le processus d'écroulement de l'Empire soviétique, d'une sorte de répétition grandeur nature des plans appliqués à l'échelle de l'Union six mois plus tard. Ces actions sont vouées à l'échec : les dirigeants des trois Républiques baltes se barricadent dans leur Parlement respectif, sous la protection de la foule prête à résister à l'assaut des troupes. Les chancelleries occidentales protestent...

**V.F.** Et malgré l'ordre de recul donné *in extremis* par Gorbatchev aux hommes du groupe Alpha, la rupture est désormais consommée entre lui et les réformateurs russes. Ces derniers le considèrent comme l'otage du KGB. La preuve en est qu'il s'est abstenu de toute sanction à l'encontre des patrons de l'opération. Devenu chef de l'opposition démocratique, Boris Eltsine ne mâche pas ses mots. Le 19 février 1991, en direct à la télévision, il accuse Gorbatchev d'avoir « trompé le peuple et conduit le pays à la dictature », et réclame sa démission immédiate. Le 10 mars, il poursuit son réquisitoire dans la rue, lors d'une manifestation qui mobilise trois cent mille personnes scandant des slogans hostiles au maître du Kremlin. Eltsine est ovationné par la foule après avoir affirmé qu'il fallait « déclarer la guerre à la direction soviétique ».

Les États baltes poussent donc leur avantage en organisant des « sondages d'opinion » sur l'indépendance, suivis par la Géorgie qui, à son tour, s'émancipe. Gorbatchev essaie alors de sauver au moins une partie de l'empire, sans toutefois se faire d'illusions à propos de l'évolution dans les pays Baltes. Il espère le rétablissement du pouvoir central sur le reste de l'Empire soviétique en s'appuyant sur les résultats du référendum du 17

mars 1991, organisé par son gouvernement sur le maintien de l'« union innovée » dans neuf républiques de l'URSS sur quinze qui avaient participé au vote – 75 % des électeurs étant favorables à ladite union.

Fin avril 1991, Gorbatchev réunit dans sa datcha les dirigeants des républiques concernées et propose une déclaration commune où les participants s'engagent « à faire régner l'ordre constitutionnel et à enrayer la menace de catastrophe économique ». Poursuivant l'équivoque, il évite de préciser si la future union sera une fédération ou une confédération.

Gorbatchev compte sur la signature définitive de cet accord le 20 août 1991. La veille, le putsch éclate, organisé par une junte rassemblant les principaux responsables des institutions considérées comme les piliers du système soviétique : la Défense, l'Intérieur, le KGB, avec le soutien du courant conservateur de la direction du Parti communiste. Gorbatchev est assigné à résidence en Crimée, tandis que les chars entrent dans Moscou. Au bout de soixante heures, le coup d'État prend fin. Son échec est à mettre au crédit de la *perestroïka* qui a rendu impossible le retour du totalitarisme, mais aussi à la détermination de Boris Eltsine et, finalement, à la faiblesse du camp adverse. Le 21 août, Gorbatchev est libéré par les représentants d'Eltsine, et les instigateurs du coup d'État sont arrêtés.

**A.A.** Le putsch est un moment fatidique. Il a fait implorer en quelques heures les structures centrales du système maintenues depuis soixante-dix ans. Cas de figure sans précédent dans l'histoire mondiale : une nation, en l'occurrence la Russie, sort de l'empire avec la complicité des deux autres Républiques

slaves – l'Ukraine et la Biélorussie.

Une nouvelle époque commence : celle de Boris Eltsine, qui va durer huit ans. Les frontières de la Russie, à l'exception de la Sibérie, conquise plus tardivement, rappellent celles de l'État moscovite du XVI<sup>e</sup> siècle. Le système de communication, le réseau de gazoducs et d'oléoducs ainsi que les liens économiques ont heureusement été préservés, si bien que même si les structures politiques ont disparu, l'héritage de Staline reste en place.

**V.F.** Pour autant, à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, la Russie de Vladimir Poutine va se chercher. Comme seul antidote à une éventuelle catastrophe nationale, le nouveau président préconisera la renaissance des structures étatiques détruites par le chaos postcommuniste. Il fera diviser le pays en sept superrégions, en vue de renforcer l'État, et considérera les anciennes républiques de l'URSS comme « une zone d'intérêts vitaux » pour Moscou.

Pour imposer ses projets, Poutine brandira constamment la menace de l'éclatement de la Russie, la présentant comme un ensemble d'îles dirigées par la mafia locale et les oligarques. Il verrouillera la presse, définira ses objectifs. Et tous les moyens seront bons pour les atteindre. C'est ainsi que la Russie va vivre dans une sorte de « démocratie contrôlée ».

Qui est Poutine, exactement ? Il offre au moins cinq visages. Le premier est celui d'un James Bond formé et nourri par les services spéciaux, d'abord introduit dans le contre-espionnage au cours des années 1970, puis dans le monde extérieur : un parfait produit du KGB. Deuxième et troisième visage : un gestionnaire efficace, adjoint au maire démocrate de Saint-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre identité et en faisant valoir nos exigences.

**V.F.** J'abonderai en ce sens car les hommes, Poutine compris, viennent et passent, tandis que les alliances perdurent et dépassent les enjeux personnels. Pourquoi, par exemple, l'idée d'Union méditerranéenne n'est-elle pas passée ? Avant tout parce que les Allemands jugeaient qu'il n'y avait pas de bases matérielles pour un accord avec le Moyen-Orient alors qu'ils estimaient qu'il y en avait avec la Russie. Ils ont joué la carte du gaz et du pétrole contre la technologie occidentale et, pourquoi le cacher, celle des affinités dues aux racines chrétiennes des deux civilisations.

**A.A.** Deux événements doivent être mis en avant. D'une part, la Chine vient d'ouvrir la porte du Kazakhstan avec des accords dans tous les domaines. Les Russes sont absolument abasourdis de voir cette région basculer vers Pékin où elle exporte tout son pétrole. D'autre part, ils observent la remontée des Frères musulmans dans tout le monde arabe. Aussi, de mon point de vue, le contexte affaiblit considérablement les partisans de la politique du « front des mécontents » au moment même où le gouvernement Obama n'est plus en mesure de poursuivre sa politique de « cordon sanitaire » en Europe de l'Est et en Ukraine, si tant est qu'il le veuille encore, ce qui n'est pas prouvé.

**V.F.** Reste l'autre question : la fin du Siècle rouge a-t-elle abouti à l'installation d'une Union soviétique repensée différemment ? En d'autres termes, l'empire peut-il être rétabli et sous quelle forme ?

**A.A.** À cet égard, il convient de souligner que ses partenaires ne

sont plus les mêmes. Complètement tournés vers l'Union européenne, les pays Baltes ne reviendront jamais en son sein. À l'autre pôle, les pays musulmans de l'Asie centrale et du Caucase se sont réorientés. Grâce au président Ilham Aliev, personnage d'une grande subtilité, l'Azerbaïdjan joue un rôle de bascule entre la Turquie et la Russie, mais ne tombera jamais ni d'un côté ni de l'autre.

Pour ce qui est des grands pays de l'Asie centrale, rien n'est joué : par exemple, l'Ouzbékistan, le plus important d'entre eux avec la ville historique de Samarcande, est gravement menacé par un courant islamiste, et, défendant ses intérêts vers le sud, il entraîne la Turkménie et le Tadjikistan. En revanche, le Kazakhstan, où l'islam est beaucoup moins fort et qui abrite une communauté russophone très importante, rompra d'autant moins avec la Russie que les Kazakhs craignent que la Chine ne finisse par les engloutir.

Il y a là des différences notoires et, en réalité, reconstituer l'Union soviétique, c'est revenir au point où elle en était quand Eltsine l'a abattue, à travers une alliance avec les dirigeants ukrainiens, c'est-à-dire un pays formé de la Russie, de l'Ukraine, de la Biélorussie, ainsi que du Kazakhstan, de la Kirghizie, probablement d'une Géorgie moins hostile et, bien sûr, de l'Arménie, qui a toujours été le pion de la Russie dans la région. Ce n'est donc déjà plus tout à fait l'Union soviétique.

Pour autant, les Russes ont gagné le cœur des orthodoxes slaves, c'est-à-dire, comme au XIX<sup>e</sup> siècle, des Serbes, des Bulgares – le Monténégro est une colonie de l'oligarchie russe – qui demeureront orientés vers la Russie par crainte de nouvelles puissances turques, de l'islam et par méfiance à l'égard du

catholicisme slave, des Croates ou autres. La Russie a donc des cartes à jouer, mais dans un espace qui n'est plus exactement l'espace soviétique.

**V.F.** Comment gérer cela ? La résolution de ce problème nécessitera de la subtilité, et reposera objectivement, d'un côté sur le gaz et le pétrole et, de l'autre, sur les racines de l'Europe « de l'Atlantique à l'Oural » qui représente une base tout à fait viable face à des dangers communs.

Cela étant, je reste des plus circonspects face au système Poutine, dont je considère qu'il est au final contreproductif. À la fin de Gorbatchev, et dans les premières années de son arrivée au pouvoir, Poutine a eu la possibilité de s'appuyer sur une intelligentsia profondément proeuropéenne et de faire évoluer la Russie en ce sens. Il a fait un autre choix, qui a consisté à créer un système oligarchique au prix d'une corruption effrénée et qui a privé le pays de tout véritable débat d'idées et des libertés fondamentales d'expression. Humainement, politiquement, géopolitiquement, durant toutes ces années, le pays a régressé.

**A.A.** Pourtant, il tient avec Medvedev le même discours que toi sur l'intelligentsia technicienne : c'est notamment de lui que vient l'idée d'une ville moderne pour l'informatique, Skolkovo, projet qui n'est nullement le fruit de l'oligarchie. Comme le disait La Bruyère : « L'hypocrisie est l'hommage que le vice rend à la vertu. » Et ce n'est pas si mauvais signe !

**V.F.** La politique fait partie du théâtre, mais le système a tellement été verrouillé que la grisaille, le plomb et la cendre se sont abattus sur la Russie. Avec Poutine, la peur est revenue. Au cours des dernières années, le nombre des assassinats a été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Le Roman de Vienne*, Jean des Cars. *La Fabuleuse Histoire de l'icône*, Tania Velmans. *Dieu est-il gascon ?*, Christian Millau.

*Le Roman de Saxe*, Patricia Bouchenot-Déchin.

*La Fabuleuse Histoire de Malte*, Didier Destremau.

*Le Roman de Hollywood*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman de Chambord*, Xavier Patier, prix du Patrimoine.

*Le Roman de l'Orient-Express*, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.

*Le Roman de Budapest*, Christian Combaz.

*Je serai la princesse du château*, Janine Boissard.

*Mes chemins secrets*, Jacques Pradel.

*Le Roman de Prague*, Hervé Bentégeat. *Le Roman de l'Elysée*, François d'Orcival. *Le Roman de Tolède*, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.

*Le Roman de l'Italie insolite*, Jacques de Saint-Victor.

*Le Roman du Festival de Cannes*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman des amours d'Elvis*, Patrick Mahé.

*Le Roman de la Bourgogne*, François Céséra.

*Le Roman de Rio*, Axel Gyldén.

*Le Roman de la Pologne*, Beata de Robien.

*Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques*, Jean-Paul Caracalla.

*Les Romains de Venise*, Gonzague Saint Bris.

*Le Mystère des Tuileries*, Bernard Spindler.

*Le Roman de la Victoire*, Bertrand de Saint-Vincent.

*Le Roman de Québec*, Daniel Vernet.

*Le Roman de Mai 68*, Jean-Luc Hees.

*Le Roman d'Israël*, Michel Gurfinkiel.

*Le Roman de Bruxelles*, José-Alain Fralon.

*Le Roman de Pékin*, Bernard Brizay.

*Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique*, Audrey Claire.  
*Le Roman de mes chemins buissonniers*, Jean-Pierre Fleury.  
*Le Roman du désert*, Philippe Frey.  
*Le Roman d'un pianiste*, Mikhaïl Rudy.  
*Le Roman de Bretagne*, Gilles Martin-Chauffier.  
*Le Roman de Madrid*, Philippe Nourry.  
*Le Roman de Cuba*, Louis-Philippe Dalembert.  
*Le Roman de Marrakech*, Anne-Marie Corre.  
*Le Roman du Mexique*, Babette Stern.  
*Le Roman du Vatican secret*, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.  
*Le Roman de Nice*, Jean Siccardi.  
*Le Roman de Saint-Tropez*, Nicolas Charbonneau.  
*Les Amours de Hollywood*, Pierre Lunel.  
*La Grande Épopée de la traversée de la Manche*, Albéric de Palmaert.  
*Le Roman de la chanson française*, David Lelait-Helo.  
*Le Roman du Jardin du Roy*, Philippe Dufay.  
*Le Roman de l'âme slave*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman du loup*, Claude-Marie Vadrot.  
*Le Roman de l'Inde insolite*, Catherine Golliau.  
*Le Roman du cinéma français*, Dominique Borde.  
*Le Roman de Belgrade*, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić 2010.  
*Le Roman de Tolstoï*, Vladimir Fédorovski.  
*Le Roman de la Rome insolite*, Jacques de Saint Victor.  
*Le Roman de Saïgon*, Raymond Reding.  
*Le Roman de Napoléon III*, Christian Estrosi et Raoul Mille.  
*Le Roman de Biarritz*, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.  
*Le Roman de l'Orient insolite*, Bernard Saint Bris.  
*Le Roman des maisons closes*, Nicolas Charbonneau et Laurent

Guimer.

*Le Roman de Sissi*, Elisabeth Reynaud.

*Le Roman des Marins*, Laurent Mérer.

*Le Roman des Provinces*, Jean Siccardi.

*Le Roman de Hemingway*, Gérard de Cortanze.

*Le Roman des papes*, Bernard Lecomte.

*Le Roman des morts secrètes de l'Histoire*, Philippe Charlier.

*Les Romans du Mont Saint-Michel*, Patrice de Plunkett.

*Le Roman de la Louisiane*, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

*Le Roman de l'espionnage*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman du Juif universel*, Elena Bonner, André Glucksmann.

*Le Roman de Raspoutine*, Vladimir Fédorovski.

*Le Roman des aventuriers*, François Cérésa.



Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – Perpignan

234/2012

Éditions du Rocher

28, rue du Comte-Félix-Gastaldi

98000 Monaco

[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*

Dépôt légal : février 2012

N° d'impression :

Notes

---

1. Effectifs du parti bolchevik de 1917 à 1981 : février 1917 : 17 000 ; 1918 : 100 000 ; 1920 : 600 000 ; 1924 : 472 000 ; 1926 : 1 078 000 ; 1930 : 1 600 000 ; 1932 : 3 500 000 ; début 1939 : 1 600 000 ; 1941 : 3 800 000 ; 1946 : 5 500 000 ; 1953 : 7 000 000 ; 1964 : 10 000 000 ; 1981 : 17 500 000. Plus il y a de membres inscrits au Parti, moins le monde croit au communisme.

2. Note de l'éditeur : Alexandre Yakovlev évoqua en ces termes Vladimir Fédorovski dans *Le Figaro* du 26 avril 1996 : « Il fut l'un des premiers à rompre avec les habitudes de la caste diplomatique pour s'engager dans la démarche de la *perestroïka*. Depuis 1985, on se souvient de son visage à la télévision, associé au vent du changement. Quand Gorbatchev fit marche arrière, Fédorovski n'hésita pas à quitter la carrière. Je l'ai vu à l'œuvre, lorsqu'il fut porte-parole du Mouvement des réformes démocratiques durant les jours fatidiques de la résistance au putsch communiste de Moscou en août 1991. »

3. Brzeziński est d'origine polonaise.